

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard GENOUD

L'enfant face à la violence (1)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 13-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'enfant face à la violence *

Introduction

J'ai peut-être tout d'abord à m'excuser d'être ici, moi qui n'ai pas grande expérience pédagogique, et ce n'est pas sans une certaine crainte que j'ai accepté de prendre la parole devant votre assemblée.

Mais en réfléchissant, je me suis rendu compte qu'il y a une certaine complémentarité des compétences. La vérité est en effet un merveilleux diamant, aux facettes infinies, c'est pourquoi on ne la possède pas vraiment, on la sert ! Vous voyez une ou plusieurs facettes : facette pédagogique, facette des praticiens de la pédagogie. J'entrevois peut-être cette même vérité d'un autre point de vue, celle du prêtre d'abord, du théologien, et puis aussi un peu du philosophe puisque j'ai la chance d'avoir été un peu formé à cette discipline. Alors je me suis dit que nous avons sans doute beaucoup à nous apporter les uns aux autres, non pour cerner vraiment la vérité, mais pour l'approcher moins imparfaitement, non pour enfin la posséder, mais pour mieux la servir. C'est bien en effet de la vérité qu'il s'agit et elle ne supporte pas de compromis : on la sert ou on l'étrangle. Que de torsions à la vérité, sous prétexte de compréhension humaine, d'ouverture et même sous le visage sacré de la charité. Pourtant, si je peux aimer profondément un homme qui ne pense pas comme moi, je n'ai jamais le droit, pour lui faire plaisir, de déclarer vrai ce qui est faux, juste ce qui ne l'est pas.

* Texte d'une conférence donnée par M. l'abbé Bernard Genoud au corps enseignant des écoles catholiques du Pays de Vaud. Nous avons gardé intentionnellement la saveur du style oral.

Je vais donc essayer de dégager certaines lignes de force dans le sujet qui m'est proposé et que vous avez choisi comme thème de vos réflexions durant cette année : « L'enfant face à la violence ». Un thème qui peut paraître un peu dur, mais la réalité qu'il recouvre, ce face à face continuels de l'enfant et de la violence, n'est pas tendre non plus. Je vais tenter de vous donner quelques principes d'analyse et de compréhension du problème qui nous occupe.

I. DEFINITION

« L'enfant face à la violence. »

Il convient d'abord de s'entendre sur les termes. Pour ce qui est du premier : « l'enfant », je le suppose mieux connu de vous que de moi, encore qu'il y aura à revenir constamment sur des données anthropologiques. Quant au deuxième terme, il demande peut-être une petite définition.

a) *Définition positive :*

étymologiquement « violence » est un dérivé du terme latin « vis » : force. La violence égale donc le caractère d'une force impétueuse (exemple : violence du vent).

Chez l'homme : caractère d'impulsions dont on n'est pas le maître (passion, colère violente).

Recours illégitime à la force (faire violence à quelqu'un, l'acte de violence).

b) *Définition négative :*

consiste à dire ce qu'une chose n'est pas, ce pour quoi on pourrait la prendre et que cependant elle n'est pas. Une maison n'est pas une pomme. Ma compréhension de la maison se précise par la négation de ce qu'elle n'est pas, mais je ne sais pas encore ce qu'est la maison en niant la pomme, le vélo ou la brouette de sa définition.

Il faut aussi procéder à cet élagage de notions fausses quand on aborde un problème comme celui de la violence, parce qu'on a tendance :

- ou bien à la dissimuler sous ce qu'elle n'est pas (la force, l'autorité, le courage, la justice, etc.)
- ou bien à la justifier par un faux contraire.

1. Violence et courage

On essaye de dissimuler la violence sous la force, ou de l'identifier avec le courage, alors qu'elle n'en est que la caricature. L'enfant est animé du désir puissant de devenir fort et c'est légitime. Mais de par l'image que nous lui montrons de la force (qui chez nous, hélas, trop souvent se manifeste en violence) il va confondre force, courage et violence.

Or, la force et le courage sont des vertus.

La violence en est la perversion, elle est une force viciée, non maîtrisée, l'emploi illégitime de moyens de puissance.

Le mot français « courage » est un dérivé du terme latin « cor », le cœur. Le courage est donc « la force d'âme de celui qui affronte le danger sans crainte, ou supporte la souffrance sans se plaindre »¹. Le courage même, dit Alain, « consiste à différer la violence, ce qui est la conduire, et non s'y livrer ».

Ainsi le courage (ou la force) n'est pas la « bravade » ; celle-ci n'en est que l'ostentation, et n'est souvent qu'une illusion que l'on se fait plus ou moins consciemment à soi-même.

Comment ne pas penser à toute une forme d'art à caractère assez morbide (représentations allégoriques de la mort, caricatures, danses macabres et autres excès) tentant d'illustrer l'attitude de l'homme face à la mort. Courage devant la mort ? Pas du tout : c'est de la bravade ;

¹ Foulquié, *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF.

on la ridiculise pour échapper au traumatisme qu'elle cause. On a tellement essayé de l'oublier que maintenant plus que jamais on se rend compte tout à coup que cette grande absente hante toute notre civilisation. Alors pour n'en plus avoir peur, pour éviter le « suspens » de son arrivée inopinée, on va la précéder, en choisir le moment, la provoquer : le suicide. Ce n'est pas du courage : c'est une forme ultime et désespérée de la bravade. Et aujourd'hui, dit en substance le Père Cottier², on se rend compte qu'une civilisation qui veut oublier le drame humain, qui n'a pas le courage de regarder la mort comme une situation humaine qui peut être humainement vécue, une telle civilisation se trouve paradoxalement acculée à planifier la mort, à tuer toujours davantage pour oublier la mort : l'euthanasie ! Voilà jusqu'où peut aller la dialectique du manque de courage et de la bravade.

Le courage et la force ne sont pas non plus la « fanfaronnade ». La fanfaronnade est le ton menaçant d'un faux brave qui se vante de grands exploits et veut paraître braver les plus grands dangers. Le courageux a du courage, et cela lui suffit. Le fanfaron a besoin de le montrer ; c'est donc que son courage n'est pas si évident ; et plus profondément encore, il a besoin de se prouver à soi-même qu'il a du courage : c'est donc que son courage n'est même pas évident pour lui-même... alors comment le serait-il pour les autres ?

Si je pousse un peu plus loin la réflexion pour mieux stigmatiser la différence entre la violence et le courage, je découvre que la violence est marquée de négativité ; elle est essentiellement « contre » quelque chose ou quelqu'un, colorée de haine ou de peur, de bassesse ou de faiblesse qui se manifestent par des excès. La violence est donc essentiellement négative.

Le courage, au contraire, est immédiatement caractérisé par la présence du cœur, de la magnanimité ou grandeur d'âme, de l'endurance, qu'elle soit physique, psychologique, morale ou spirituelle. Le courage a immédiatement cette nuance de force solide et stable devant la difficulté, la souffrance ou la tâche à accomplir. Le courage n'est pas « contre

² Problèmes de l'euthanasie, in *Nova et Vetera*, 1/1976.

quelque chose », mais « pour quelque chose ». Je crois qu'il est capital de manifester cette opposition radicale des signes, lorsqu'on parle de courage et de violence aux enfants. S'ils saisissent bien cette différence, alors il devient possible de les aider à opter pour le courage. En effet, ils comprendront assez vite que l'on ne construit rien, et surtout pas sa vie, en étant négatif et contre tout, de même que le maçon ne construit pas une maison en enlevant des pierres ou en les opposant les unes aux autres, mais au contraire en les mettant en rapport les unes avec les autres, en les harmonisant les unes aux autres, en les cimentant, en les faisant être d'une manière stable les unes **pour** les autres.

2. Les arts martiaux et la violence

Les arts martiaux, aujourd'hui, exercent une puissante fascination sur la jeunesse et, s'ils peuvent être une excellente école de maîtrise de soi, ils peuvent aussi servir de paravent à la violence. L'adjectif « martial » vient du dieu latin Mars qui était le dieu de la guerre ; d'où la charge belliqueuse dans la signification de cet adjectif. Il est frappant que les adolescents de notre temps soient attirés par ces attitudes martiales, alors que jamais ils n'ont été aussi opposés à la guerre.

En effet, de par les moyens d'information (radio, tv, etc.) les jeunes sentent la guerre à la porte de leur chambre et, avec raison, ils en refusent les horreurs. Il est à noter au passage que certains milieux politiques orchestrent savamment cette peur de la guerre chez les adolescents et tentent par là d'imposer à l'Ouest une mentalité naïvement pacifiste ; d'où une certaine pression en vue du désarmement... pour bien sûr ne faire qu'une bouchée des « fleurs bleues » qui y auront cru.

Donc : peur de la guerre, et pourtant goût des attitudes martiales. A mon avis, le paradoxe n'est qu'apparent.

La guerre signifie une explosion anarchique de la violence, une psychose incontrôlée, des excès inouïs et que l'on ne peut freiner, bref, le désordre, la souffrance, la terreur et la mort. Les arts martiaux (judo, karaté) comportent un aspect de violence, mais minutieusement calculée, précise, ordonnée d'une façon assez extraordinaire. L'homme a

toujours eu en lui un fond de violence et se trouvait des exutoires : ce furent parfois les croisades ou le service mercenaire. Je crois que les arts martiaux, si développés aujourd'hui, jouent ce rôle d'exutoire, et donc paradoxalement jouent ou devraient jouer en faveur de la non-violence. Il faut tâcher de montrer cela aux enfants, leur indiquer la finalité de ces arts : « mens sana in corpore sano », c'est-à-dire une discipline sportive qui précisément doit maîtriser la violence.

Malheureusement, cet aspect positif des arts martiaux ne leur est pratiquement jamais présenté, et c'est l'apparence de courage et d'efficacité immédiate qui les attire en ces disciplines. Ces dernières deviennent alors, non pas maîtrise de la violence, mais instruments d'une violence encore plus calculée.

Il faudrait bien insister sur le fait que l'efficacité immédiate n'est pas toujours la plus durable ni la plus authentique. On peut ouvrir de force un bouton de rose, mais on n'aura en fait réussi qu'à le froisser, alors qu'il lui suffit pour éclore d'un matin de printemps et d'un peu de rosée.

3. Justice et violence

La justice elle-même peut être prétexte aux pires violences. Je crois que souvent, comme dit Pascal : « ... ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste »³. Vous m'avez proposé l'exemple d'un enfant qui se jette dans la bagarre pour secourir un camarade.

Il réagit rapidement, vivement, mais est-ce juste ? La perfection d'une pendule n'est pas d'aller très vite, mais d'être bien réglée. Il prend immédiatement part à l'action ; peut-être est-il généreux ? Mais il faut être juste avant d'être généreux, tout comme on a des souliers avant d'avoir des lacets.

Donc, quelles sont ses motivations : courage, générosité ? Je crois quand même qu'il y a dans l'enfant un sentiment très vif de la justice, bien qu'inexprimé, non conceptualisé, mais profond et quasi instinctif.

³ *Pensées*, Lafuma, 103.

D'autre part, le plus faible, dans l'histoire, n'a pas raison **parce** qu'il est plus faible ; peut-être même est-il le vrai responsable de la dispute.

Mais le plus fort est aussi dans ses torts en acceptant de transposer le débat sur un terrain où il sait d'avance qu'il va gagner. Et comme en général on arrive trop tard dans ce genre de situation, cela ne facilite pas les affaires.

Je pense que l'on pourrait attirer l'attention de l'enfant sur le fait que, si sa motivation était bonne, les moyens choisis (à savoir la violence) étaient sans doute inadéquats à la fin visée : la paix et la réconciliation. On peut donc féliciter l'enfant pour ce sens de la justice qui est noble, et l'aider à trouver les moyens qui auraient été les meilleurs. La justice est sans doute une vertu, mais on n'a pas tout fait pour la justice quand on a assommé les injustes.

La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, et sur le plan philosophique, Paul Ricœur a raison de dire : « L'exigence de la justice (...) a sa racine dans l'affirmation radicale que l'autre **vaut** en face de moi, que ses besoins valent comme les miens (...). L'autre est un **toi** : telle est l'affirmation qui anime souverainement la maxime de la justice »⁴.

Mais il faut dépasser le plan simplement philosophique et montrer que la justice est une vertu qui, lorsqu'elle est animée par une authentique charité et soulevée par le don de piété, débouche sur la béatitude des doux : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. » Alors la justice dépasse ce qui est strictement dû, pour s'épanouir en don au-delà de ce qui est dû, en don par-dessus : et donc en par-don. Dans cette perspective, la justice ne peut évidemment en aucun cas faire couple, ou accepter quelque compromis que ce soit avec la violence.

⁴ P. Ricœur, *Philosophie de la valeur*, 120.

4. Violence et douceur

On essaye de justifier la violence en l'opposant à un faux contraire : la faiblesse, qui est un mal ; donc la violence, contraire du mal, est bonne. Mais c'est pourtant faux : on le sent bien.

Le vrai contraire de la violence : c'est la douceur. La douceur est bonne : donc son contraire, la violence, est mauvaise !

5. Violence et agressivité

La violence n'est pas non plus, à proprement parler, l'agressivité. Il y a une agressivité qui est naturelle, et donc encore sans coloration morale. Dans le chat, il y a un « vouloir être » et « être un beau chat ». Il est dans la ligne, dans le « programme » de ce « vouloir être du chat » de manger la souris, de fuir ou d'attaquer le chien. C'est nous qui immédiatement projetons nos catégories morales, qui colorons moralement cet agir du chat et qui disons : « Le chat est méchant »... ou lâche. Non, le chat est chat : il se nourrit ou défend sa peau.

L'homme a aussi cette agressivité naturelle, et donc antérieure à toute coloration morale, pré-morale (avec quelle force il peut défendre sa peau). Mais l'homme n'est pas un chat ! Il a à assumer en raison, cette agressivité pré-morale, il peut et doit choisir les moyens, en peser la valeur et l'efficacité, et surtout en étudier la connexion avec le but recherché, en un mot : calculer la légitimité de ces moyens.

Il y a un moyen très simple d'obtenir cinq francs : tuer celui qui les possède. Sur le plan de l'efficacité, le moyen est parfait. Mais si on regarde sa connexion, sa proportion avec le but recherché : bien vite ce meurtre apparaît disproportionné à la fin, donc illégitime. En effet, sur la balance de la valeur, la vie d'un homme vaut plus que cinq francs, je ne peux donc la sacrifier pour cinq francs.

L'agressivité naturelle (pré-morale) devient violence (donc faute morale) :

- lorsqu'il y a usage désordonné de la force pour obtenir un bien (ou un mal déguisé en bien)
- lorsque je sacrifie un bien supérieur au bien inférieur
- à la limite, lorsque je sacrifie une personne immortelle à ma tranquillité temporelle.

Cette analyse de l'agressivité naturelle, nous montre qu'il n'y a pas moyen de tout résoudre, avec Freud, par la pulsion instinctuelle, sexuelle ou autre. C'est :

- réduire l'homme à l'animal
- nier sa liberté de choix devant les moyens
- poser la vie matérielle comme seul bien suprême.

Or l'homme, de par sa liberté, peut sacrifier sa propre vie à une fin supérieure, à l'amour, à la vérité ou même à Dieu, car c'est finalement tout un. En un mot : l'homme dépasse la matérialité, et donc aussi la simple instinctivité.

Nous en restons donc à la définition de la violence comme étant : « Le recours illégitime à la force ».

II. INVENTAIRE DE LA VIOLENCE

La meilleure façon de lutter contre la violence, c'est, après l'avoir définie, de chercher à la démasquer et de dire où il y a violence. Savoir où est la violence, non pour l'exercer, mais pour la neutraliser, c'est déjà n'en être plus complètement victime, c'est déjà la dominer. La violence n'est pas d'aujourd'hui : « La raison du plus fort est toujours la meilleure », disait La Fontaine.

Mais nous assistons aujourd'hui à une véritable escalade de la violence. Il paraît que l'Amérique a de quoi faire sauter plusieurs fois le globe. Les Russes aussi, mais un peu moins. Comme si une fois ne suffisait

pas ! Il y a ainsi une dialectique de la violence qui va jusqu'à l'absurde. Ça rassure les imbéciles : les Américains sont plus forts. Mais à quoi cela sert-il, si l'on réfléchit ; quand bien même l'autre parti n'aurait la possibilité que d'une seule conflagration universelle : il est aussi fort que le premier.

Dans le cimetière de Hambourg, un immense ossuaire abrite 50 000 civils tués en une seule nuit de bombardement. Il faut que nous, éducateurs, nous ayons conscience des extrémités où la bêtise humaine peut aller. Quel état de désespérance faudra-t-il atteindre pour comprendre enfin qu'il n'y a de salut que dans l'amour, et dans la reconnaissance vécue de la fraternité humaine.

Vous me direz, non sans raison : « Oui, mais là, qu'est-ce qu'on y peut ? » Nous avons à éduquer les enfants à la paix et pour cela à réfléchir sur notre propre comportement. Or :

1. Nous sommes souvent des violents qui s'ignorent

Bien sûr aucun de nous n'ira dire : si un homme chancelle, pousse-le pour qu'il tombe, s'il est faible, écrase-le. Ainsi tu hâteras l'avènement du surhomme (donc sélection naturelle, pur nazisme).

Mais avez-vous déjà observé la violence dont est capable un automobiliste en colère ? La machine a un pouvoir de catalyseur, ou de condensateur de la violence, ce qui fait que même si vous êtes un timide, momentanément vous vous mettez à tutoyer le chauffard. Je ne détaillerai pas le vocabulaire des invectives, ni ne décrirai les gestes qui les accompagnent, mais ils sont éloquents : violents.

— Il y a des commerces qui se font sur notre dos en exploitant notre secret instinct de violence : je pense à certains sports, à certains cinémas qui exploitent systématiquement cet aspect obscur de nous-mêmes. En général, nous opérons un processus d'identification psychologique avec le héros violent qu'on nous présente, et c'est peut-être ce qui fait que nous ne passerons nous-mêmes jamais aux actes violents : le film en question a joué le rôle d'exutoire ; nous resterons toujours ainsi des violents qui s'ignorent.

2. Violence à l'enfant

— Pour continuer avec le cinéma : non seulement on présente de la violence à l'enfant, mais encore, par le fait même, on **le** violente, car il n'a pas assez de maturité pour prendre psychologiquement une certaine distance avec le héros, et de par cette facilité à l'identification, et comme malgré lui, c'est sa violence à lui que l'on cultive, encourage, entraîne ; c'est lui qui **est** violent à ce moment du film. Il serait important d'y rendre nos parents attentifs. Fait encourageant, aux Etats-Unis, on enregistre une baisse des films pornographiques. Mais ce qui est inquiétant : cette baisse se fait au profit d'une hausse des films de violence.

— Pour nous : combien de nos punitions sont-elles vraiment éducatives ? Trop souvent exutoires, elles sont vindicatives, vengeresses.

— Violence à l'enfant par trop d'indétermination, sous prétexte qu'on veut lui apprendre la liberté. Les parents qui partent en laissant traîner de l'argent, du chocolat, la télévision à portée de main, annonçant qu'ils seront de retour à minuit et demandant d'être sage et au lit à 20 h. 30... Ce n'est pas éduquer à la liberté, c'est écraser l'enfant sous trop d'indétermination et, disons le mot, de tentation. Il y a trente-six possibilités de faire le mal contre une seule de bien faire.

— Violence exercée sur l'enfant, paradoxalement, en lui faisant des cadeaux pour qu'il prenne parti pour l'un des conjoints. De quel côté doit-il être ? Il voudrait tellement être des deux côtés !

— Et que dire évidemment de la violence à l'enfant avant même sa naissance ! Je parle de l'avortement, bien sûr. Et ce n'est pas en le « décriminalisant » qu'on en effacera l'horreur et l'infamie : tout comme pour Abel le sang de ces innocents crie vengeance vers le ciel.

— Violence terriblement ressentie par l'enfant : nos jugements sommaires : « Tu es un paresseux, tu es un menteur, tu es un voleur ! » L'enfant ressent cela profondément : c'est sa personne qui est touchée, sa personne est comme identifiée à la paresse, au mensonge, au vol ; c'est donc sa personne qui est mensonge, qui est vol. C'est tragique

cela : quand on sait le besoin de vérité qu'il y a dans l'enfant. Nous le décrétons comme ontologiquement, fondamentalement, constitutivement vol, mensonge... Il ne pourra donc jamais s'en sortir... puisqu'il est cela il ne peut être autre chose. C'est l'acculer à la révolte, au mieux, ou au désespoir, ce qui est pire, à l'acceptation de notre jugement : et il s'enfoncera dans son vice.

Qu'avons-nous fait : nous avons confondu l'enfant et son acte. Il s'est conduit en paresseux, il a dit un mensonge, il a commis un larcin, mais il n'est pas cela, il faut le lui dire. « Tu n'est pas un menteur, mais tu as dit un mensonge, tu n'es pas un voleur, mais pourtant tu as pris. »

Nos jugements peuvent tuer l'enfant, nous l'étiquetons et cette étiquette va lui coller à la peau, devenir sa carte d'identité. En un mot, nous lui nions toute possibilité d'évolution : il est ceci pour toujours ; nous l'avons mis dans le « formol » avec une étiquette sur le bocal, il n'évoluera pas. En un mot, nous avons assassiné l'enfant : il est dans l'alcool de notre sentence, à jamais sur les étagères de notre laboratoire. Et cela vaut aussi pour les adultes que nous jugeons avec la même légèreté.

Je comprends mieux maintenant la phrase du Christ : « Ne jugez pas ». Pour moi, elle est le pendant, l'explication d'une autre phrase du décalogue : « Tu ne tueras pas ». Qui parmi nous s'est déjà accusé en confession d'avoir assassiné autrui de cette façon ? Et pourtant...

Je pense aussi à la violence psychologique exercée sur l'enfant non désiré, et ceci aussi bien pendant la grossesse qu'après la naissance. Il y a des traumatismes, disent les psychologues, qui ont leurs racines dans le manque d'amour d'une mère indigne.

L'enfant, lui, avant même de naître, « sait » ce qu'une maman doit être. Et si elle ne correspond pas à ce programme, si elle n'est pas ce qu'elle doit être, il y a réaction dans l'enfant, et cela peut le marquer pour la vie. Merveille de la nature ! Mais aussi responsabilité des adultes. Ne pourrait-on, dans les dernières années de scolarité, expliquer un peu cela aux grandes filles, leur faire découvrir la merveille de la maternité, plutôt que de les initier simplement à l'usage de la pilule.

3. Violence de l'enfant

Il est aussi terriblement capable de violence, parce que souvent il la confond avec la force. Des foules de manifestations :

— L'enfant qui fait de la résistance passive à un maître qu'il n'aime pas. Il faut lui montrer que c'est de la violence ; il s'oppose avec des moyens illégitimes à l'action légitime du maître, puisque c'est pour qu'un jour il soit vraiment fort, pleinement homme, qu'il doit s'instruire.

— La même analyse vaut pour les chahuts collectifs : violence camouflée, mais violence quand même : on empêche le bien de se faire.

— L'enfant qui casse la poupée de sa sœur pour se venger : lui montrer que ce n'est pas de la force, mais que c'est en réalité de la lâcheté : ne pouvant s'opposer à un être capable de résistance, il profite « faiblement » sur un objet sans défense.

— L'enfant qui systématiquement coupe la tête des fleurs ou arrache les ailes des mouches (espérons qu'il n'y a pas de sadisme là-dessous), il faut lui montrer la valeur de chaque fleur. Un savant qui réussirait à faire ce que personne n'a jamais fait, deviendrait très riche, très connu dans le monde entier (exemple : Dr Barnard et les greffes du cœur) eh bien ! personne n'a encore fait un myosotis, d'où la valeur inestimable de **ce** myosotis, de **cette** marguerite : ça vit, il y a un petit chimiste qui travaille, un petit chimiste qui, dans la terre, le soleil et l'eau, choisit ce qu'il lui faut pour faire le bleu du myosotis. Dans la marguerite, un petit chimiste travaille aussi qui, dans la même terre, la même eau, le même soleil, prend ce qu'il lui faut pour faire sa corolle blanche. Que dire alors d'un homme ! Je pense que l'éducation à l'émerveillement devant la nature et la beauté est le meilleur antidote de la violence. Il faut vacciner les enfants contre la violence par le sérum de la beauté !

4. Violence économique et publicitaire

— Dans cet échantillonnage un peu macabre de la violence, il convient de parler aussi de la violence économique et publicitaire. Il est clair que l'aliénation économique, c'est-à-dire, celle où le produit du travail

est arraché au travailleur et dont seul le capitaliste profite, est une violence. Elle peut être ressentie avec tant de force, qu'elle sera à la base de l'expérience fondamentale du jeune Marx et nourrira l'idéologie qui a transformé une partie du monde : la marxisme.

— Violence des chaînes de production : la machine, qui devait libérer l'homme, l'a davantage encore asservi.

— Violence de l'économie : les jeunes y sont très sensibles ; à quoi bon économiser à un taux de 5 % alors que chaque année l'inflation atteint ce capital de 7 à 15 %. Il y a là, c'est vrai, une injustice notoire, mais il faut leur rappeler tout de même qu'en dépensant leur argent, non seulement il ne leur restera aucun capital, mais encore qu'ils participent à la débâcle et activent l'inflation.

— Que dire de la violence exercée par la publicité, des slogans et de la propagande ?

— Ce lavage de cerveau est particulièrement sensible en morale sexuelle pour les jeunes : « Tout le monde le fait »... « Mais as-tu déjà vu toi, et où ? »... Il n'y a qu'au cinéma que cela se voit, et dans un irréalisme assez inouï où en 90 minutes, le triste héros a le temps, et la santé, de rencontrer 15 ou 20 filles, de se marier et divorcer deux ou trois fois ! Vous voyez, la puissance du slogan, ici, provient d'une accumulation, d'une sorte de raccourci de toute une vie peut-être dans un temps donné très limité. De là, de cette condensation, jaillit une puissance d'évocation, d'incantation et de suggestion quasi irrésistible par le moyen d'une situation totalement irréelle : tout le paradoxe est là ! Je crois qu'il faut apprendre à nos enfants, à leur niveau, bien sûr, à déchiffrer ces choses-là. Prendre par exemple un slogan et puis le décortiquer avec eux au moyen d'exemples, d'illustrations qui leur en montrent clairement l'absurdité.

Démonter sous leurs yeux certains slogans. Par exemple, à force de le répéter, les gens finissent par croire que tous les Juifs sont des voleurs.

Or : cet homme est Juif

Donc : c'est un voleur.

Il y a là deux étages d'erreurs et de mensonges.

a) La prémisse reste à prouver : il y a eu de fait des Juifs voleurs, comme il y a aussi des Suisses voleurs. Mais de là à généraliser : cette phrase est une pure calomnie.

b) A supposer que la première phrase soit vraie (qui manifestement ne l'est pas) la conclusion serait encore fautive. On peut illustrer l'erreur du raisonnement précédent par le suivant :

Les Apôtres sont douze (juste)
Or Pierre est apôtre (juste)
Donc Pierre est douze (faux)

Qu'ai-je fait ? J'identifie l'individu (Pierre) avec la classe, l'ensemble dont il fait partie : apôtre. Que d'ambiguïté de ce style dans la publicité, les comptes rendus de journaux ou les slogans. On fait ainsi souvent violence à l'intelligence qui a ses mécanismes propres, dont je ne peux user à ma guise. L'intelligence a ses lois, et si on veut systématiquement les enfreindre, c'est le suicide de l'intelligence, le saut dans l'absurde. Il n'y a pas moyen de comprendre « deux plus deux = cinq », et si on veut l'imposer par la violence, on fera sauter le « cylindre ».

Il serait intéressant d'analyser ici le problème du mystère : Dieu respecte-t-il les lois de notre intelligence en nous demandant de croire au mystère ? Bien sûr et même suprêmement.

5. Violence positive

— Jusqu'ici nous étions dans des problèmes de violence camouflée et donc très pernicieuse. Mais cela ne diminue pas l'horreur de la violence que l'on n'a même plus la pudeur de cacher. La violence est aujourd'hui à la une de nos journaux et ne semble condamnable que si ce sont certains groupes politiques qui en sont victimes. Dans tous les cas, elle doit susciter notre indignation ; il faut être juste et courageux jusqu'au bout : dénoncer la violence dans certains pays et systématiquement taire celle exercée selon un art consommé dans d'autres parties du globe, c'est approuver la violence, et l'exercer soi-même sur les autres par une information tendancieuse. Je me demande jusqu'à quel point, sans jamais faire de la politique à l'école, nous n'avons pas

le devoir de remettre les choses en place et de démasquer systématiquement les violations de la dignité humaine, sous quelque forme que ce soit, en évitant alors soigneusement de traumatiser les enfants par l'étalage de tant de laideurs.

— Violence de la torture qui est devenue très subtile : aujourd'hui on branche des électrodes sur diverses parties du corps et on donne la décharge électrique, diaboliquement calculée pour obtenir le maximum de souffrance sans perte de conscience chez la victime. Cette technique a le triste avantage de ne laisser aucune trace (et donc pas d'enquête possible) mais ça rend fou de douleur.

— Violence des camps de la mort, des sérums dits « de vérité », des tables d'écoute branchées sur les téléphones pour enregistrer les conversations, etc. Depuis l'enfant qui écoute aux portes jusqu'au « Watergate » en passant par le voyeur, la prostitution, ou l'intrusion de la presse dans la vie privée de certaines personnalités, c'est toujours le même viol de l'intimité de l'homme qui est recherché.

Et l'on pourrait encore allonger à l'infini la liste des violences que l'homme a sinistrement inventées pour l'homme. Mais cela suffit, je pense, pour vous convaincre de l'importance et de l'urgence de notre action dans ce domaine. Il devait être difficile de trouver thème plus actuel et touchant plus immédiatement notre mission d'éducateur.

III. ESSAI DE PHENOMENOLOGIE DE LA VIOLENCE

Pour pédagogiquement mieux lutter contre la violence, il faut en connaître les principaux mécanismes.

Psychologiquement, l'impuissance et la peur sont souvent à la racine de la violence. La sagesse populaire l'a bien compris et exprimé : « Un chien qui aboie avant d'être mordu ». « Si tu veux la paix, prépare la guerre. »

Si l'on a défini la violence comme « un recours illégitime à la force » il n'est pas exagéré, psychologiquement, de définir la violence comme une force faible : une sorte de mariage hybride, entre deux réalités psychologiques opposées : la force et la faiblesse.

Nous avons dit que la violence s'oppose à la douceur et non à la faiblesse. En effet, la faiblesse, au contraire, s'allie à la violence et n'a souvent pas d'autres moyens de s'exprimer que la violence, qui devient brutale, bestiale, précisément parce qu'elle est le fait d'un être faible.

1. Pourquoi la violence est-elle possible ?

Parce que l'homme est un être dramatique, déchiré, faible. Il est frappant de voir que la condition humaine a toujours été ressentie comme une violence intolérable ; d'où la révolte des Titans, le mythe de Dédale et Icare, la révolte de Prométhée, etc.

D'où vient ce sentiment de révolte, ce sentiment de violence ? C'est toute l'anthropologie des anciens qui est en jeu. L'âme faisait partie du cortège d'un dieu, elle a commis une faute, et c'est la chute dans la matérialité. La première violence, le premier intolérable subi par l'homme, c'est la chute dans le temps, parce qu'il se sait fait pour l'éternité, pour les grands sommets, et qu'on lui impose de se traîner dans la boue comme un oiseau blessé. La chute dans le temps a toujours été ressentie comme la grande violence primitive. Toute la vie consistera donc à tenter de s'en sortir et aboutit, à l'extrême limite, au mépris du corps, au suicide du « stoïcien » ou du bonze bouddhiste. L'erreur, ici, c'est de ne considérer en l'homme que sa partie spirituelle et d'oublier qu'il est aussi un corps, indissolublement, dans une merveilleuse interaction de ces deux principes. Une première réponse est déjà possible ici. L'âme est un oiseau dans la cage, si vous voulez, mais alors c'est un oiseau qui fait chanter la cage, disait Raïssa Maritain.

Une deuxième position extrême : c'est d'oublier la partie spirituelle de l'homme et de ne considérer que sa matérialité. On ramène ainsi l'homme à l'animal, finalisé par son double instinct : l'instinct de conservation de l'espèce et de l'individu. Si l'homme n'est pas « trans-cosmique » capable d'éternité, alors le bien suprême est la vie ici-bas.

Je vais donc la défendre au prix du mensonge, de la bassesse et, en passant par toutes les vilenies dont l'homme est capable, jusqu'à l'assassinat de tous ceux qui menacent la tranquillité de cette vie matérielle dans l'ici-bas du temps. La violence entre donc en jeu dès que l'on a une anthropologie étriquée et que l'on ne voit qu'un aspect de l'homme.

On ne peut démasquer la violence que si on sait ce qu'est l'homme.

L'homme est un tout, composé indissolublement d'un corps et d'une âme, et toute tentative de les séparer ne peut qu'aboutir à l'explosion de cette nature humaine. Toute la difficulté provient de la peine que nous avons à tenir une conception équilibrée de la nature humaine, intégrant tout ce qu'est cette nature, c'est-à-dire « corps et âme » comme un tout harmonieux et indissoluble, bien que hiérarchisé ; d'où la dignité et le gouvernement de l'âme sur un corps qui cependant garde ces déterminismes propres. Il y a donc une double polarité en l'homme : spirituelle et matérielle. Il y aura donc une double violence : spirituelle et matérielle.

Et comme d'instinct, on sait très bien l'extraordinaire interaction de l'âme et du corps, on va en profiter. Et en général dans un sens : la violence matérielle pour violer le spirituel.

Je vais illustrer cela par un cas extrême : « Les oiseaux, d'Hitchcock ». Un village paisible ; tout à coup les oiseaux, fous, attaquent. C'est probablement le film d'horreur absolue. Comment cet effet de terreur est-il obtenu ? Très simplement : on sait que l'homme est esprit et corps indissociables. On va donc comme introduire un « coin », tenter de séparer le corps et l'esprit, faire complètement abstraction de l'intelligence de l'homme et lui opposer la force brutale à l'état pur. L'homme se trouve uniquement face à des animaux ; pas moyen de discuter, de marchander, de promettre du grain ; pas de pourparlers possibles, aucun moyen de savoir la raison de ce déchaînement et d'y remédier. La raison, dans cette situation, est inutilisable.

Et comme pour élever la terreur au carré, non seulement l'homme a affaire à des animaux et donc sans contact intellectuel possible, mais il a affaire à des animaux **fous**. Sa raison, non seulement lui est inutile

pour parler avec les animaux, mais elle lui est inutile pour comprendre, pour analyser le comportement, parce qu'ils n'ont pas le comportement normal des animaux : ils sont fous, déréglés, absurdes.

La terreur et la violence sont obtenues ici, par l'effacement, l'évacuation totale de la dimension spirituelle de l'homme. Ce film est d'une extraordinaire intelligence et digne des plus grandes tragédies grecques : la fatalité aveugle écrasant tout sur son passage comme un immense bulldozer qui serait affolé dans une cour de récréation. Mais le cas des oiseaux est pire encore, car eux, dans leur folie, ils ont pris la décision de tuer, et se sont organisés pour parvenir à leur fin.

Eh bien ! très souvent la violence provient de cet oubli de la dimension spirituelle de l'homme, de la valeur absolue de la personne et de sa destinée immortelle. De par son intelligence, l'homme a pris l'habitude de plier la nature à sa volonté. Dès qu'un homme veut enfermer les autres hommes dans la nature, il n'y a plus de raison de ne pas les plier à sa volonté, par quelque moyen que ce soit. D'où l'importance d'insister sur la dimension transcossmique de l'homme.

2. D'où vient la violence psychologique exercée par la publicité ?

On ne nie pas explicitement la dimension immortelle, transcossmique de l'homme, mais on va la domestiquer, la dompter, la canaliser dans une autre direction, ce qui revient en fait à la nier. L'homme en effet est animé d'un désir fondamental, le désir d'un bonheur et d'un bonheur qui soit total, infini, éternel, intelligence et amour. On va essayer de lui faire oublier les adjectifs, et de canaliser ce désir fondamental vers un bien particulier, d'aiguiller le train sur une voie de garage. En un mot : on commercialise le désir du bonheur... et on vend. Mais l'homme se trouve alors rejeté, ballotté de désir en désir qui ne peuvent le satisfaire, car ce n'est pas en oubliant le vrai bonheur qu'il en peut tuer le désir en lui. Toujours insatisfait, il saute de petits bonheurs en petits plaisirs, et, si à un certain moment il ne retrouve pas la boussole, si en lui ne resurgit pas consciemment le sens du vrai bonheur, cet homme est perdu. Il est désabusé, sur le chemin du désespoir, mûr pour le suicide.

3. La violence physique

La violence physique, la torture, va jouer sur le tableau de l'unité du corps et de l'âme. On sait la merveilleuse interaction de l'un sur l'autre, lorsque l'homme est heureux il chante, c'est l'âme qui influence son corps ; lorsqu'il a mal aux dents, il est de mauvaise humeur, c'est le corps qui influence son âme.

La violence psychologique, elle, va essayer d'utiliser l'influence du corps sur l'âme par le truchement du plaisir. Le corps parle fort dans le plaisir et l'âme n'est plus libre. La violence physique va aussi utiliser l'influence du corps sur l'âme, mais par la douleur ; quand le corps hurle, l'âme ne réfléchit plus. On va donc embourber l'âme, la liberté de l'autre, dans sa chair par la douleur, le faire s'identifier à son corps, le réduire à la bestialité, et alors je posséderai son âme en torturant son corps. J'ai enfin prise sur sa liberté.

En conclusion de cette analyse, on peut dire que le problème de la violence, qu'elle soit psychologique ou physique, c'est le problème, en repoussé, de la liberté, de la destinée transcosmique et même éternelle de l'homme ; c'est donc le problème de la dignité humaine.

Mais comment est-il possible que l'homme en arrive à choisir la violence et le mal ? Comment l'aider à rectifier son choix ? Ce sera l'objet d'un autre article.

Bernard Genoud

(A suivre)